

I

Il y a un point infranchissable.

Peut-être n'en affronterez-vous jamais l'abrupt si le langage est pour vous sans bord, sans limites, sans extrémité. Ce point se découvre par hasard. Un jour, tout simplement, les mots manquent, et voici un à pic, et devant lui le vide : une immensité vide.

La chose dite ainsi l'est approximativement, par référence à du connu, alors que sa présence est l'inconnu même, un instant entrevu. Ce qu'on entrevoit est une espèce d'au-delà que la pensée refuse d'envisager pour la raison qu'elle recule aussitôt faute de pouvoir aborder une région où il lui faudrait suspendre son mouvement faute de trouver en elle le souffle indispensable. Le mot "souffle" a surgi parce qu'il avait derrière lui l'image de la perte du souffle au bout d'une course, l'image d'un épuisement naturel.

Reprenons ! Comment pourrait-il exister dans l'espace mental (verbal) une rupture de la continuité donnant

tout à coup sur rien ? Le langage, en étant capable de prononcer ce “rien”, ne l’efface-t-il pas ? Ou plutôt n’en reporte-t-il pas indéfiniment la place ? L’emplacement. Le langage contient toutes les expériences qu’il a dénommées, donc celle-ci, et pourtant elle survient toujours par surprise. Le langage est inséparable du mouvement de la pensée, lequel ne s’arrête pas, sauf devant l’impensable qu’il s’empresse de récuser dans un sursaut de vitalité. Semblable à celui de la vie, le mouvement de la pensée ne s’arrête que mis à mort.

La mort est concevable à partir du spectacle d’une mort, à partir de la mémoire des morts, mais est-elle pensable ? Je veux dire : peut-on penser l’état de mort, l’état du mort, état dans lequel il n’y a plus de pensée ? Le “rien” de cet état se contemple mais ne se pense pas. Il en va de même du “point infranchissable” dont je cherche à dire la présence soudaine dans l’étendue mentale : un point où la pensée suffoque en faisant la brusque découverte de la possibilité de son effondrement dans le rien. La brusque possibilité d’une mort dans la vie. Dans sa propre vie. D’ordinaire, le recul est si rapide que la pensée se reprend avant même que la conscience ait le temps de saisir ce trou brutal, ce trou de pensée.

L’exercice de la pensée, et avec elle du langage, est assez dynamique pour susciter en permanence le sentiment d’une continuité. Celle-ci, même quand elle se développe par étapes, ne considère pas les ratés ou les essouffle-

ments comme des failles mortelles pour son mouvement. Pour sentir la mort, il faut être tout à coup devant la fin, c'est-à-dire devant la menace d'une interruption définitive de la continuité. Cette situation peut être créée à partir d'un doute ou d'un écart : le doute par exemple que la pensée puisse constamment se maintenir intacte. Quand la pensée s'applique à s'interroger elle-même et s'obstine à se décomposer, elle tourne à la fin son penseur vers son propre corps, et le voilà en train de remonter en lui vers le suintement des mots.

Il est interdit de saisir l'origine comme il est interdit de penser le contenu de la fin. Le même rien est en amont dès que nous tentons d'articuler ce qui a pour nature d'être sans articulation. Il n'y a que le silence devant ce vide silencieux, et ce n'est pas la pensée, soudain muette, qui contemple cela mais quelque chose en nous lié à notre condition même, quelque organe d'avant l'humanisation. Encore que cette idée d'un lieu archaïque et sensible d'avant la langue ne soit qu'une invention pensive, une façon de reprendre le pouvoir...

Reste que le poème traite directement la sueur de mots parce qu'elle est sa matière immédiate, celle dont il précipite l'empreinte sur la page au rythme où elle perle dans la région mentale. Mais en se tenant au plus près du phénomène, le poème est en permanence dans la proximité de la perte et par conséquent de la venue du rien...